

L'Espérance

Mesvin, 27 novembre 2024

I. Poser la question

Ce matin à la radio, un journaliste parlait de la « positive-attitude » : intéressant ! Et sans doute utile. Mais parler de l'espérance nous amène sur un autre terrain. L'optimisme encore d'une autre nature : c'est une question de tempérament. Certaines personnes trouvent que tout va bien, même quand ça va mal : on se demande comment elles font. Comme d'autres, pessimistes, trouvent que tout va mal même quand ça va bien : on se demande comment elles font. Et l'espoir ? Ce n'est pas une question de tempérament. Il relève plutôt de la raison : on a de l'espoir quand on a de bonnes raisons de penser que tel événement positif va se produire. L'espérance, c'est autre chose de tout cela. Quoi donc ? Force est de constater que nous sommes un peu démunis : pendant longtemps, y compris dans nos églises, on n'a pas beaucoup entendu parler de ce qui est pourtant une des trois vertus théologiques. Il faut croire qu'il soit nécessaire de la remettre à l'avant-plan, puisque le pape François a jugé bon d'en faire le cœur du Jubilé 2025, dont le thème est : « Pèlerins d'espérance ».

Dans son excellent livre « Veilleur, où en est l'aurore ? », le dominicain Adrien Candiard s'exprime ainsi : « Nous avons désormais un grand avenir derrière nous. Celui qui nous est promis n'est plus très désirable. Progresser, pour nous, ce n'est plus s'améliorer, mais éviter d'empirer les choses. (...) Or le progrès ne donnait pas seulement un sens ; il donnait également un espoir. Nous sommes donc privés de l'un et de l'autre. »¹ « Combien de grands-parents voient leurs enfants, élevés pourtant dans la foi, du mieux qu'ils ont pu, abandonner toute pratique, divorcer bien souvent, et n'offrir aux petits-enfants ni baptême ni catéchisme ? »² « Pour les croyants, les bouleversements contemporains sont plus rudes encore que pour les autres, et la situation est encore moins intelligible. Quel sens donner, dans la foi, à ce mouvement de déchristianisation ? Comment voir un signe de l'action de Dieu dans cette disparition accélérée de Dieu de notre monde ? »³

Les enjeux environnementaux et sociaux et la difficulté d'y faire face de façon globale suscitent, en particulier chez les jeunes générations, des sentiments d'angoisse ou de vide. On en voit abandonner leurs études, hésiter à s'engager dans une profession, renoncer à donner naissance à des enfants...

L'amplitude de la crise est parfaitement située par le pape François dans sa célèbre encyclique de 2015 *Laudato Si* : « Il n'y a pas deux crises séparées, l'une environnementale et l'autre sociale, mais une seule et complexe crise socio-environnementale. Les possibilités de solution requièrent une approche intégrale pour combattre la pauvreté, pour rendre la dignité aux exclus et simultanément pour préserver la nature. » (LS 139)

¹ A. CANDIARD, *Veilleur, où en est l'aurore ? Petit traité de l'espérance à l'usage des contemporains*, Cerf, 2016, p. 31.

² *Ibid.*, p. 42.

³ *Ibid.*, p. 43.

Il est intéressant de rapprocher ce constat d'un passage de l'épître de saint Paul aux Romains : « La création a été soumise au pouvoir du néant, non pas de son plein gré, mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir. Pourtant, elle a gardé l'espérance d'être, elle aussi, libérée de l'esclavage de la dégradation, pour connaître la liberté de la gloire donnée aux enfants de Dieu. Nous le savons bien, la création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore. Et elle n'est pas seule. Nous aussi, en nous-mêmes, nous gémissons ; nous avons commencé à recevoir l'Esprit Saint, mais nous attendons notre adoption et la rédemption de notre corps. Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance ; voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment peut-on l'espérer encore ? Mais nous, qui espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec persévérance. » Rm 8,20-25

Et voilà qu'est posée notre question : et qu'en est-il de l'espérance ? Allons-nous lui donner une place ? Jean-Yves Leloup le dit en forme de dilemme : « L'homme est un être à qui l'Être manque. De ce manque, il peut faire désespoir ou espérance. »⁴ On peut s'étonner que ces derniers temps on parle si peu d'espérance dans nos églises, dans la catéchèse, dans les livres de théologie et de spiritualité.

Un professeur de philosophie de la KUL partageait récemment ce constat : « Notre société occidentale sécularisée est riche de nombreux savoirs et savoir-faire. Mais il y a une chose qu'elle a désappris : l'espérance. »

Nous sommes un peu comme les deux disciples sur la route d'Emmaüs : ils sont traumatisés par la mort violente de Jésus et pour eux tout bascule. « Et nous qui espérions que ce serait lui qui apporterait la délivrance à Israël... » (Lc 24,21) Mais Jésus va bientôt ranimer leur flamme. Saint Paul encourageait les chrétiens de Thessalonique : « Vous ne devez pas être abattus comme les autres, qui n'ont pas d'espérance ». (1 Th 4, 13) Le pape François le souligne à son tour : « Que nos luttes et notre préoccupation pour cette planète ne nous enlèvent pas la joie de l'espérance. »⁵

Terminons cette introduction avec cette note d'Adrien Candiard : « Aujourd'hui, nous sommes mûrs pour l'espérance. Car pour parler de l'espérance, il faut commencer par regarder le désespoir en face. »⁶

II. Ce qu'elle n'est pas

Si on parle peu d'espérance aujourd'hui, c'est peut-être parce qu'on craint certains malentendus. Commençons donc par voir ce que l'espérance n'est pas.

Au-delà de ce que nous avons dit en commençant à propos de la positive-attitude, de l'optimisme et de l'espoir, retenons que « pour espérer en Dieu, il faut accepter d'abord de quitter toutes les autres espérances, tous les espoirs alternatifs, tous les filets de sécurité qui nous évitent d'avoir à faire le grand saut de la confiance en Dieu. »⁷

⁴ J-Y. LELOUP, *Un art de l'attention*, Ed. Albin Michel, 2002, p. 44.

⁵ Encyclique *Laudato Si*, 24 mai 2015, 244.

⁶ A. CANDIARD, *Op. cit.*, p. 48.

⁷ *Ibid.*, p. 50.

Si l'espérance est un comportement béat et irréaliste, il vaut mieux s'en passer : elle ne servirait qu'à nous démobiliser, et en fin de compte à nous désespérer davantage. Le prophète Jérémie a en son temps dû le comprendre : avoir la foi, « ce n'est pas vivre dans un monde enchanté où Dieu réglerait tous nos problèmes : c'est d'abord regarder le monde en face, le mal en face. »⁸ « Dieu ne promet pas [à Jérémie] de le tirer d'affaire, pas plus qu'il ne lui promet que les soucis du pays vont s'arranger. » (Candiard 61) Quand Dieu assure Jérémie « Je serai avec toi », « on aurait tort d'y entendre une mielleuse consolation sentimentale. (...) Au contraire, cette présence promise a un coût exorbitant : elle exige de renoncer d'abord à toutes les consolations imaginaires dont nos vies sont remplies. »⁹

De ceci nous devons garder un précieux enseignement : « Dieu n'existe que dans le monde réel. Il n'est ni hier, ni demain, ni ailleurs : c'est le Dieu du présent. (...) L'espérance chrétienne espère nécessairement contre toute espérance, c'est-à-dire contre tous les faux espoirs qui nous protègent d'une rencontre rugueuse avec le monde réel où Dieu nous attend. Comment pourra-t-il nous sauver si nous sommes ailleurs ? »¹⁰ Nous voici dès lors préservés de toute attitude religieuse qui consisterait en une fuite du réel.

Concluons cette section en donnant encore la parole au dominicain : « Voilà pourquoi nos difficultés actuelles sont pour nous une chance inespérée. Nous sommes un peu brutalement dépouillés de bien des fausses sécurités, et nous voilà donc acculés à espérer en Dieu. Nous avons l'occasion de nous intéresser à Dieu lui-même, au salut qu'il nous offre. »¹¹

III. L'espérance dans la Bible et aux débuts du christianisme

1. L'Ancien Testament n'est pas habitué à livrer des concepts. Ce qu'il nous propose n'est pas de l'ordre de l'abstraction mais plutôt de l'expérience concrète toujours relue et intériorisée. Ainsi, « connaître Yahvé, pour Israël, ce n'est pas découvrir les mystères et les secrets de l'essence divine mais expérimenter une présence (...) qui se manifeste avant tout comme une force de libération. » « Une telle foi (...) le destine à l'action dans le monde. »¹² Un bel exemple est la rencontre de Dieu vécue par Moïse auprès du buisson ardent, décrite au chapitre 3 du livre de l'Exode. Quand le Seigneur révèle à Moïse son nom « Je Suis » (v. 14), il ne faut pas y lire une affirmation de philosophe, mais plutôt l'offre d'une présence, puisqu'il venait de lui dire : « Je Suis avec toi » (v. 12), cette promesse étant faite après avoir assigné à Moïse une mission : « Je t'envoie » (v. 10).

Souvent, la Bible en témoigne, le peuple de Dieu a traversé catastrophes et traumatismes. Petit-à-petit, une inébranlable confiance en Dieu prend forme. « Du plus profond de son désarroi, la conscience religieuse d'Israël s'écrie dans un sursaut de la foi : « La couronne de notre tête est tombée... Mais toi, Yahvé, tu demeures à jamais, tu règnes éternellement. » Ce

⁸ A. CANDIARD, *Op. cit.*, p. 16.

⁹ *Ibid.*, p. 62.

¹⁰ *Ibid.*, p. 64.

¹¹ *Ibid.*, p. 65.

¹² E. LECLERC, *Le peuple de Dieu dans la nuit*, DDB, 2003, p. 55.

qui revient à dire : « Ton règne n'est pas tenu en échec par nos échecs. (...) Il continue et s'affirme même à travers notre dévastation. »¹³

Voici un acquis important pour notre démarche, bien résumé par Jean-Yves Leloup : « Dans la pensée sémite, espérer n'est pas attendre quelque chose à venir, espérer c'est se confier en quelqu'un. Cette espérance est fondée sur la foi. La foi naît d'une rencontre. L'espérance naît d'une promesse. »¹⁴

2. Dans sa très éclairante encyclique sur l'espérance *Spe salvi*, le pape Benoît XVI explique que parmi les premiers chrétiens, il y avait beaucoup d'esclaves et de gens de basse condition ; on peut s'en rendre compte dans la Première Lettre aux Corinthiens (1, 18-31). Ils savaient que le christianisme n'apportait pas un message social révolutionnaire. Mais ils avaient été attirés par ce que leur donnait Jésus, le Ressuscité : « la rencontre avec le Seigneur de tous les seigneurs, la rencontre avec le Dieu vivant, et ainsi la rencontre avec l'espérance qui était plus forte que les souffrances. »¹⁵

Dans les communautés chrétiennes primitives, il y avait aussi des personnes cultivées, appartenant aux milieux aristocratiques. (Notons au passage que c'était un trait caractéristique de ces jeunes Églises : en son sein se côtoyaient des personnes de toutes conditions, qui ailleurs dans la société étaient strictement séparées.) Cet autre public était conscient qu'il vivait dans un contexte religieux où « le mythe avait perdu sa crédibilité ; la religion d'État romaine s'était sclérosée en un simple cérémonial. (...) Le Divin était vu sous différentes formes dans les forces cosmiques, mais un Dieu que l'on puisse prier n'existait pas. » Avec la rencontre du Christ, vient pour eux une découverte inouïe, une autre forme de libération : « ce ne sont pas les lois de la matière et de l'évolution qui sont l'instance ultime, mais la raison, la volonté, l'amour – une Personne. Et si nous connaissons cette Personne et si elle nous connaît, alors vraiment l'inexorable pouvoir des éléments matériels n'est plus l'instance ultime ; alors nous ne sommes plus esclaves de l'univers et de ses lois, alors nous sommes libres. Dans l'Antiquité, une telle conscience a déterminé les esprits sincères qui étaient en recherche. Le ciel n'est pas vide. La vie n'est pas un simple produit des lois et des causalités de la matière, mais, en tout, et en même temps au-dessus de tout, il y a une volonté personnelle, il y a un Esprit qui, en Jésus, s'est révélé comme Amour.¹⁶

« La conscience qu'existe Celui qui m'accompagne aussi dans la mort et qui, « avec son bâton, me guide et me rassure », de sorte que « je ne crains aucun mal » (*Ps* 22 [23], 4), telle était la nouvelle « espérance » qui apparaissait dans la vie des croyants. »¹⁷

Depuis l'aube du christianisme, des nuées de témoins ont exprimé leur découverte de cette présence-amour de Dieu qui change tout, même quand humainement manquent les raisons d'espérer. Ainsi par exemple, Joséphine Bakhita (1869-1947), cette Soudanaise vendue comme esclave quand elle était encore toute jeune, qui a découvert le Christ alors qu'elle était auprès d'une famille italienne : « Je suis définitivement aimée et quel que soit ce qui m'arrive, je suis attendue par cet Amour. Et ainsi ma vie est bonne. » Par la connaissance de cette

¹³ *Ibid.*, p. 57.

¹⁴ J-Y. LELOUP, *Op. cit.*, p. 40.

¹⁵ Encyclique *Spe Salvi*, 30 novembre 2007, 4.

¹⁶ *Ibid.*, 5.

¹⁷ *Ibid.*, 6.

espérance, elle était « rachetée », elle ne se sentait plus une esclave, mais une fille de Dieu libre. »¹⁸ Pensons aussi à ETTY HILLESUM, cette jeune juive hollandaise morte à Auschwitz en 1943. Dans le journal intime qu'elle a tenu de 1941 à 1943, on lit combien, très lucide sur l'horreur qui grandissait partout autour d'elle, elle s'exclamait malgré tout : « Je trouve la vie belle et digne d'être vécue ! » C'était l'expression de son intense vie spirituelle et de sa rencontre de Dieu dans une relation toujours plus intense.

IV. Aux Temps modernes

[Avec l'avènement des Temps modernes, la] « rédemption », la restauration du « paradis » perdu, n'est plus à attendre de la foi, mais de la relation à peine découverte entre science et pratique. Ce n'est pas que la foi, avec cela, fût simplement niée : elle était plutôt déplacée à un autre niveau – le niveau strictement privé et ultra-terrestre – et en même temps elle devient en quelque sorte insignifiante pour le monde. Cette vision programmatique a déterminé le chemin des temps modernes et influence aussi la crise actuelle de la foi qui, concrètement, est surtout une crise de l'espérance chrétienne. »¹⁹ L'espérance reçoit à cette époque un nouveau nom : la foi dans le progrès.

V. Espérer aujourd'hui

1. L'amour de Dieu

Continuons à nous laisser guider par l'encyclique *Spe salvi* du pape Benoît XVI. « Ce n'est pas la science qui rachète l'homme. L'homme est racheté par l'amour. Cela vaut déjà dans le domaine purement humain. Lorsque quelqu'un, dans sa vie, fait l'expérience d'un grand amour, il s'agit d'un moment de « rédemption » qui donne un sens nouveau à sa vie. (...) L'être humain a besoin de l'amour inconditionnel. Il a besoin de la certitude qui lui fait dire : « Ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir, ni les astres, ni les cieux, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ » (*Rm* 8, 38-39). Si cet amour absolu existe, avec une certitude absolue, alors – et seulement alors – l'homme est « racheté », quel que soit ce qui lui arrive dans un cas particulier. C'est ce que l'on entend lorsqu'on dit : Jésus Christ nous a « rachetés ». Par lui nous sommes devenus certains de Dieu. »²⁰

2. Dieu lui-même

« La vraie, la grande espérance de l'homme, qui résiste malgré toutes les désillusions, ce ne peut être que Dieu – le Dieu qui nous a aimés et qui nous aime toujours « jusqu'au bout », « jusqu'à ce que tout soit accompli » (cf. *Jn* 13, 1 et 19, 30). Celui qui est touché par l'amour commence à comprendre ce qui serait précisément « vie ». »²¹

¹⁸ *Ibid*, 3.

¹⁹ *Ibid.*, 17.

²⁰ *Ibid*, 26.

²¹ *Ibid*, 27.

Voilà encore un acquis précieux. Alors que l'espoir nous fait communément désirer « des choses », nous découvrons que l'espérance, elle, a Dieu comme objet.

3. La vie éternelle

« Les trois vertus théologiques (...) nous proposent chacune une manière de posséder Dieu. La foi possède Dieu comme Vérité, la charité le possède comme Bien. La voie ouverte par l'espérance, c'est la possession de Dieu comme salut ; c'est ce qu'on appelle plus communément la vie éternelle. »²² Or la vie éternelle, c'est comme l'espérance : on n'en parle pas beaucoup, on ne voit pas trop à quoi ça renvoie... Ici, il nous faut donc nous arrêter sur ce point.

a. La vie éternelle « n'est pas dans le déroulement du temps : elle est hors du temps, ou plus exactement, elle est tout le temps. (...) [Jésus] nous oblige à renoncer à nos frontières entre la vie ici-bas et la vie dans l'au-delà : c'est la même vie ! »²³ La vie éternelle, c'est ce qui dure, c'est la durée elle-même, elle est par essence le domaine du « durable ». Quoi de plus tendance aujourd'hui ?

L'espérance nous demande donc cet apprentissage : il nous faut, comme l'écrit Dominique Collin « penser le rapport du temps à ce qui est vraiment ultime, c'est-à-dire à ce qui donne sens à la vie ici et maintenant une fois pour toutes. »²⁴

Depuis les premiers temps, la foi chrétienne avait intégré cela : la vie éternelle « est tout autre qu'un simple renvoi à une perspective future : la société présente est considérée par les chrétiens comme une société imparfaite ; ils appartiennent à une société nouvelle, vers laquelle ils sont en chemin et qui, dans leur pèlerinage, est déjà anticipée.²⁵ Le chrétien vit dans une certaine durée qui a déjà commencé, et qu'il comprend comme une autre dimension de la vie.

« La vie éternelle n'est donc pas une manière de s'évader, de chercher refuge contre le mal et la finitude de notre univers (...). Elle permet au contraire, et très concrètement, de prendre notre monde au sérieux en le regardant pour ce qu'il est, en donnant à chacun de ses éléments sa juste place, son juste poids. »²⁶ C'est ainsi que l'épître aux Hébreux (10,34) explique que la foi donne aux disciples du Christ de vivre sur de nouvelles bases, ce qui leur fait considérer autrement l'importance des réalités à finalité uniquement matérielles. Ils vivent et s'investissent pour ce qui est durable, éternel, pour ce qui compte vraiment. « Leur façon d'agir et de vivre est de fait une « preuve » que les biens à venir, la promesse du Christ, ce n'est pas seulement une réalité attendue, mais une véritable présence. »²⁷

b. Au cours de leur histoire, les chrétiens ont cherché à traduire en figures représentables cette dimension aussi réelle qu'insaisissable. Ils ont parlé du « ciel ». Mais ce sont des représentations qui forcément ne rendent par adéquatement compte de ce que nous ne pouvons pas à proprement parler « connaître ».

²² A. CANDIARD, *Op. cit.*, p. 69.

²³ *Ibid.*, p. 72.

²⁴ D. COLLIN, *Le temps qui compte vraiment*, dans *L'accélération : peut-on lui résister ?*, *Op. cit.*, p. 56.

²⁵ Encyclique *Spe Salvi*, 4.

²⁶ A. CANDIARD, *Op. cit.*, p. 75.

²⁷ Encyclique *Spe Salvi*, 8.

c. Adrien Candiard évoque « les premières communautés monastiques d'Occident, qui se sont efforcées, dans la débandade d'une civilisation brillante confrontée à la violence généralisée et à la disparition rapide de l'État comme d'une culture pourtant si riche, de sauver ce qui devait l'être. (...) Ce que célèbrent les moines (...), c'est l'éternité, c'est le salut que Dieu ne cesse d'offrir, c'est sa miséricorde, sa fidélité, sa présence, dans un monde en plein délitement (...). Ils ne cherchent pas à lutter contre le monde qui les entoure, mais à faire vivre en lui la présence de Dieu, à lui proposer inlassablement ce salut dont il a tant besoin. »²⁸
« Conscients d'être des sentinelles, ils pouvaient regarder la nuit sans effroi, parce qu'ils avaient au fond d'eux-mêmes assez de lumière pour ne pas douter de l'existence du matin. (...) Sans le savoir, souvent, notre monde nous pose la même question. « Veilleur, où en est la nuit ? » Il nous interroge sur notre espérance, et il n'attend pas de nous des discours lénifiants, des théories rassurantes qui prouveront que tout ira mieux demain ; le monde attend de nous que nous vivions dans l'espérance, c'est-à-dire que nous vivions pour l'éternité, que nous vivions pour ce qui compte vraiment et ne passera jamais. »²⁹

e. Si l'espérance, c'est croire que l'amour est plus fort et plus solide que tout, qu'il est ce qu'il y a de plus durable, qu'il a toujours le dernier mot, alors « la vie éternelle (...), c'est ne plus vivre pour soi-même. C'est avoir donné sa vie. Cela ne signifie pas mourir, mais au contraire être disponible – pour un service, pour une rencontre, pour un sourire. Donner sa vie, ce n'est pas la perdre, mais la vivre pleinement ; c'est la gagner. »³⁰

f. « Espérer, c'est quelque chose de très concret : c'est croire que Dieu nous rend capables de poser des actes éternels. Que, quand nous aimons, cet amour n'est pas simplement un beau sentiment dans une marée d'absurdité vouée à la mort, mais une fenêtre que nous ouvrons sur l'éternité. »³¹ « Espérer, dans la pratique, ce n'est pas seulement croire que nous sommes capables d'éternité : c'est vivre en préférant l'éternel au reste. (...) Comme nos vies changeraient, si nous savions ordonner nos priorités en fonction du poids d'éternité de nos actions. »³² « Conserver l'espérance, pour moi, c'est savoir que j'ai en réalité quelque chose d'utile à faire : protéger la flamme que Jésus est venu allumer en moi, continuer à aimer, à aimer les frères, mes amis, les victimes et leurs bourreaux, à trouver en tout une occasion d'aimer. »³³ À ceci nous voyons que l'espérance n'est pas seulement un don passivement reçu : elle est aussi un acte volontaire.

4. L'espérance est communautaire

Dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, le salut a toujours été considéré comme une réalité avant tout communautaire. L'épître aux Hébreux parle d'une « cité » (cf. 11, 10.16; 12, 22; 13, 14). La vie réussie, durable, éternelle ne peut être que celle d'un peuple. Et le salut personnel ne peut advenir qu'au sein de cette réalité commune. Chaque personne est dès lors appelée à orienter ses énergies vers un au-delà d'elle-même. « Le fait d'être en communion avec Jésus Christ nous implique dans son être « pour tous », il en fait notre façon d'être. Il nous engage pour les autres, mais c'est seulement dans la communion avec Lui qu'il nous

²⁸ A. CANDIARD, *Op. cit.*, p. 92.

²⁹ *Ibid.*, p. 93.

³⁰ *Ibid.*, p. 84.

³¹ *Ibid.*, p. 72.

³² *Ibid.*, p. 74.

³³ *Ibid.*, p. 97.

devient possible d'être vraiment pour les autres, pour l'ensemble. (...) Le fait d'être en communion avec Jésus Christ nous implique dans son être « pour tous », il en fait notre façon d'être. Il nous engage pour les autres, mais c'est seulement dans la communion avec Lui qu'il nous devient possible d'être vraiment pour les autres, pour l'ensemble.³⁴

VI. Concrètement ?

1. Prier

« Celui qui prie n'est jamais totalement seul. De ses treize années de prison, dont neuf en isolement, l'inoubliable Cardinal Nguyễn Van Thuan nous a laissé un précieux petit livre : *Prières d'espérance*. Durant treize années de prison, dans une situation de désespoir apparemment total, l'écoute de Dieu, le fait de pouvoir lui parler, devint pour lui une force croissante d'espérance qui, après sa libération, lui a permis de devenir pour les hommes, dans le monde entier, un témoin de l'espérance – de la grande espérance qui ne passe pas, même dans les nuits de la solitude. »³⁵

2. Agir et souffrir

« Tout agir sérieux et droit de l'homme est espérance en acte. (...) Par notre engagement, apporter notre contribution afin que le monde devienne un peu plus lumineux et un peu plus humain, et qu'ainsi les portes s'ouvrent sur l'avenir. Mais l'engagement quotidien pour la continuation de notre vie et pour l'avenir de l'ensemble nous épuise ou se change en fanatisme si nous ne sommes pas éclairés par la lumière d'une espérance plus grande, qui ne peut être détruite ni par des échecs dans les petites choses ni par l'effondrement dans des affaires de portée historique. Si nous ne pouvons espérer plus que ce qui est effectivement accessible d'une fois sur l'autre ni plus que ce qu'on peut espérer des autorités politiques et économiques, notre vie se réduit bien vite à être privée d'espérance. Il est important de savoir ceci : je peux toujours encore espérer, même si apparemment pour ma vie ou pour le moment historique que je suis en train de vivre, je n'ai plus rien à espérer. Seule la grande espérance-certitude que, malgré tous les échecs, ma vie personnelle et l'histoire dans son ensemble sont gardées dans le pouvoir indestructible de l'Amour et qui, grâce à lui, ont pour lui un sens et une importance, seule une telle espérance peut dans ce cas donner encore le courage d'agir et de poursuivre. Ainsi, d'un côté, une espérance pour nous et pour les autres jaillit de notre agir ; de l'autre, cependant, c'est la grande espérance appuyée sur les promesses de Dieu qui, dans les bons moments comme dans les mauvais, nous donne courage et oriente notre agir.³⁶ Le livre des Psaumes nous a laissé de nombreuses prières dans ce sens : « Je gravis les cieux : tu es là ; je descends chez les morts : te voici... J'avais dit : « Les ténèbres m'écrasent... », « ...même les ténèbres pour toi ne sont pas ténèbres, et la nuit comme le jour est lumière ». » (Ps 138 [139], 8-12).³⁷

³⁴ Encyclique *Spe Salvi*, 28.

³⁵ *Ibid.*, 32.

³⁶ *Ibid.*, 35.

³⁷ *Ibid.*, 37.

N'oublions jamais que l'espérance nous met debout. Elle est un moteur qui nous fait regarder en face le réel quel qu'il soit, qui nous pousse à nous sentir concernés, qui nous mobilise, nous met en route et fait de nous des personnes engagées dans les défis du monde.

3. Le Jugement

« Dieu existe et Dieu sait créer la justice d'une manière que nous ne sommes pas capables de concevoir et que, cependant, dans la foi nous pouvons pressentir. Oui, la résurrection de la chair existe. Une justice existe. La « révocation » de la souffrance passée, la réparation qui rétablit le droit existent. C'est pourquoi la foi dans le Jugement final est avant tout et surtout espérance. »³⁸ Il est ce point de fuite du tableau de notre monde, dans lequel seront abouties à la fois la miséricorde et la justice, c'est-à-dire la visée ultime de tous nos actes d'amour, de tous nos combats pour un monde où tous et toutes choses seront à leur place, ensemble, pour l'éternité.

C'est bien ce que nous proclamons quand nous prions ensemble : « que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Et ce que nous apercevons comme horizon quand nous ajoutons : « nous attendons ta venue dans la gloire. »

VII. Épilogue : « Au-delà du soleil »

« À la fin, nous nous trouverons face à face avec la beauté infinie de Dieu (cf. 1 Co 13, 12) et nous pourrons lire, avec une heureuse admiration, le mystère de l'univers qui participera avec nous à la plénitude sans fin. Oui, nous voyageons vers le sabbat de l'éternité, vers la nouvelle Jérusalem, vers la maison commune du ciel. Jésus nous dit : « Voici, je fais l'univers nouveau » (Ap 21, 5). La vie éternelle sera un émerveillement partagé, où chaque créature, transformée d'une manière lumineuse, occupera sa place et aura quelque chose à apporter aux pauvres définitivement libérés.

Entre-temps, nous nous unissons pour prendre en charge cette maison qui nous a été confiée, en sachant que tout ce qui est bon en elle sera assumé dans la fête céleste. Ensemble, avec toutes les créatures, nous marchons sur cette terre en cherchant Dieu, parce que « si le monde a un principe et a été créé, il cherche celui qui l'a créé, il cherche celui qui lui a donné un commencement, celui qui est son Créateur ».[172] Marchons en chantant ! Que nos luttes et notre préoccupation pour cette planète ne nous enlèvent pas la joie de l'espérance.

Dieu qui nous appelle à un engagement généreux, et à tout donner, nous offre les forces ainsi que la lumière dont nous avons besoin pour aller de l'avant. Au cœur de ce monde, le Seigneur de la vie qui nous aime tant, continue d'être présent. Il ne nous abandonne pas, il ne nous laisse pas seuls, parce qu'il s'est définitivement uni à notre terre, et son amour nous porte toujours à trouver de nouveaux chemins. Loué soit-il. »³⁹

Eric Mattheeuws

³⁸ *Ibid.*, 43.

³⁹ Encyclique *Laudato Si*, 243-245.